Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 3 (1957)

Heft: 11

Artikel: Mon ami Blaise

Autor: Manevy, Raymond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847475

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mon ami Blaise

Je ne vous parlerai pas de Cendrars, poète, romancier, chroniqueur, reporter, parce qu'il faut trop de talent pour parler du génie sans emphase et tarabiscotage. Laissons à d'autres le soin de dissocier les éléments de cette « masse étincelante » et de préparer la voie aux futurs chercheurs des laboratoires de l'analyse littéraire. Cendrars, comme Stendhal, verra se pencher sur ses textes, sous la conduite de magisters éprouvés, armés du scalpel de la critique dite scientifique, des générations d'étudiants dans toutes les Universités de la terre. Ce sera sa punition. Puisqu'il s'est trouvé chez lui partout, tout le monde se reconnaîtra en lui et revendiquera sa part de l'héritage. Je l'imagine, dans un siècle, contemplant de l'observatoire des Champs-Elyséens, l'amphithéâtre où, avec solennité, trois messieurs en toges à pattes d'hermine feront grief à un candidat aux mains moites et au parler trébuchant d'ignorer la date de naissance de la petite Jehanne de France, en l'honneur de qui, par un soir de tristesse, fut écrite *La prose du Transsibérien*. Et je le vois, oui, je le vois très bien, criant : « Assez ! » aux examinateurs et disant à son voisin le plus proche : « Viens prendre un petit rhum au bistro du coin. Ces scènes de torture, ça m' bouleverse ! »

Ce n'est pas de Cendrars que je vous parlerai, mais de mon ami Blaise.

Il a une solide réputation de bourlingueur. On hésite à énumérer, de peur d'en oublier, tous les ports où il a fait escale, toutes les capitales de tous les continents qu'il a parcourues de son pas chaloupé. Cet homme qui a toujours été en route, ce vagabond du monde qui, quelques jours après sa naissance, prenait le paquebot pour rejoindre son père en Egypte, est exactement le contraire d'un cosmopolite. C'est le Parisien de Paris, le plus authentique et le plus amoureux de sa ville qu'on puisse rencontrer. Il en connaît les coins et les recoins, non seulement les caboulots où le beaujolais a remplacé le picolo et les bars des palaces où le whisky a remplacé le Madère, mais aussi les bibliothèques, les musées, les librairies, les cabinets d'estampes, les gares — toutes les gares —, les usines, les ateliers, les laboratoires, les magasins, les halles, les marchés, les lieux où l'on agiote et ceux où l'on s'amuse, les rues, les maisons, les boutiques. Guide merveilleux et prolixe qui explique tout parce qu'il a tout compris — et pour comprendre, il faut aimer — Blaise vous contera avec la même science l'histoire du Fouquet's et celle de la Rotonde, de la place Dancourt et du carrefour Buci, de Saint-Séverin et de la Tour Eiffel. Une promenade dans Paris avec Blaise, c'est un voyage qui vous mène toujours au bout du monde. Les personnages du passé surgissent d'une ruelle, se mêlent aux vivants, les saints côtoient les mauvais garçons, l'enlumineur de manuscrits discute avec le mécano, la grande dame du XVe siècle avec la bouquetière du boulevard Raspail qui, depuis trente ans, « fait dans la fleur coupée », et qui a inscrit à la craie, sur un tableau noir, pour ne pas répondre aux égarés qui lui demandent leur chemin : « Je ne suis pas ici pour renseigner, mais pour vendre. Voyez l'agent ! »

Blaise, pourfendeur de tous les conformismes, casseur d'assiettes et bagarreur, est sans doute l'homme de notre temps à qui la politesse et la bienséance coûtent le moins, car elles lui sont également naturelles. Je ne sais pas d'écrivain plus abordable et qui possède à tel point le pouvoir de mettre à l'aise visiteurs et quémandeurs, pas de compagnon plus délicatement prévenant.

Il y aura bientôt une vingtaine d'années, il s'étonna un jour du grand nombre de gens qui venaient le trouver pour lui confier leur vie, comme si, à l'instar de Socrate, il était un accoucheur d'âmes. Et il posa la question à laquelle sa modestie ne lui a peut-être pas encore permis de répondre : « A quoi cela tient-il ? » A quoi cela tient, cher Blaise ? Je vais te le dire, le mot dût-il te faire hurler ! Cela tient à ta gentillesse.

Lorsque mes fils étaient jeunes et qu'ils manifestaient une turbulence excessive, je les confiais, le jeudi, à l'ami Blaise. Ils partaient de l'avenue de Tourville, très fiers, astiqués de pied en cap, traversaient les ponts et allaient le rejoindre dans un restaurant de l'avenue Montaigne où il les traitait, comme seuls les grands enfants savent traiter les petits. Le soir, de retour à la maison, ils n'étaient plus tout à fait les mêmes. Leur langage et leurs attentions étaient différents. Nous ne les interrogions pas sur ce qu'ils avaient vu, entendu, retenu. Nous attendions que le décantage se fît de lui-même.

Un soir, à table, comme nous parlions des personnes âgées et de leurs manies, le plus jeune dit :

« M. Blaise nous a expliqué pourquoi il fallait toujours être très aimable avec les vieilles dames. Il y a trois raisons. Mais je ne les sais plus dans l'ordre. Dis, Pierre, tu t'en souviens ? »

Et Pierre, l'indiscipliné, récita tout d'une traite : « Il faut être aimable avec les vieilles dames, car elles ont beaucoup souffert : elles ont perdu leur beauté, souvent leur mari, presque toujours leur argent. »

Pendant quatre ans, de 1940 à 1944, à une époque où nombre de gens de plume — et des plus connus — ne brillèrent pas par leur caractère, il se condamna volontairement au silence. L'idée qu'il aurait pu solliciter d'un quelconque organisme l'autorisation d'imprimer, ne pouvait l'effleurer. Il entreprit, pour vivre, de cultiver des plantes médicinales. « Au moins, disait-il, je soulagerai les malades ». Mais, à l'inverse de beaucoup, il se refusa à accabler ceux qui n'avaient pas eu de leur devoir d'écrivain une conception aussi rigide que la sienne. Ce n'est pas un juge. C'est un observateur.

Dans les coups durs, Blaise se tait. Pudeur et dignité.

Il appartient à cette très rare catégorie d'individus supérieurement constitués, qui peuvent opposer à la souffrance, qu'elle soit morale ou physique, un mutisme total. Je ne l'ai jamais vu se révolter contre le sort.

Il domine toujours son sujet.

Raymond MANEVY.